

**SUR LIBÉRATION.FR**

**Chronique** Cette semaine, «Du genre classique» était à New York, où le Metropolitan Opera (Met) alignait trois anciennes productions en vingt-quatre heures, *Tannhäuser*, *Turandot* et *Rigoletto*. Pendant ce temps à Paris avait lieu l'inauguration de l'orgue de la Philharmonie, «énorme mur de son d'une puissance démente».

CULTURE/ SCÈNES

**Joël Pommerat présente aux Amandiers la Révolution française sous un angle contemporain.**

Par ANNE DIATKINE

Imaginez que vous ne savez rien. Vous avez oublié comment se termine ce qu'on nomme la Révolution française, vous ignorez que la Bastille fut autre chose qu'une place dont il est dangereux de faire le tour à vélo, et les Etats généraux vous évoquent un bulletin de santé compliqué. Dans ce cas, est-ce que la nouvelle création de Joël Pommerat, intitulée *Ça ira (1), fin de Louis*, est intelligible, alors même que le nom des lieux, des événements, des gens sont, à l'exception du couple royal, omis, et que les événements fondateurs sont hors champ? Oui, nous semble-t-il. Le spectacle a un aspect pédagogique, en dépit des voix qui se chevauchent, de la violence des enjeux, de la confusion du réel recréé, et surtout, de l'absence d'imagerie révolutionnaire. La ligne du récit suit les grandes étapes qui mènent du premier discours de Louis XVI sur le déficit budgétaire astronomique de la France et la nécessité d'une réforme fiscale, jusqu'à sa claustration au palais du Louvre, avec Marie-Antoinette, avant la fuite à Varennes. Louis, avec un brin de fatalisme, dira: «Ça ira.» Il n'entendra pas la *Carmagnole* et nous non plus. Etes-vous ce premier spectateur, entré par hasard au théâtre des Amandiers, un peu comme on pénètre dans une AG, en s'asseyant discrètement sur un gradin? Peut-être.

**Forces vives.** C'est étrange de voir Louis XVI, joué en complet-veston par l'excellent Yvain Juillard, en réformateur, convaincu qu'une certaine égalité sociale est nécessaire et que les nobles et le clergé, eux-aussi, doivent payer des impôts. Ne pas se méprendre cependant. Le spectacle n'est pas une réhabilitation du monarque.



Dans *Ça ira (1) Fin de Louis*, les acteurs jouent plusieurs rôles. PHOTO CHRISTIAN BELLAVIA. DIVERGENCE

Mais il en propose un aspect qui nous oblige, par curiosité, d'aller ensuite vérifier sur Internet que ces discours, à peine modernisés, existent bien. Fondu au noir. Nous sommes dans une réunion de quartier où il s'agit de débattre et d'élire des représentants qui iront aux Etats généraux. Par quelle revendication commencer? La plus abstraite: la liberté? Ou par

des préoccupations de vie quotidienne: l'air irrespirable de Paris, car les rues sont des boyaux (l'archive qui donne lieu au texte existe également)? A moins qu'il faille écouter cette confidence, furieuse de la concurrence des religieuses. La troupe est quatre heures durant sur scène et dans la jauge, dans l'écoute et la prise de parole. Un corps tel qu'on

hésite à individualiser les acteurs, qui excellent tous, en les citant. Revenons à ce premier spectateur, assis dans l'hémicycle du théâtre des Amandiers. La lumière est souvent sur lui. A ses côtés, des gens, forces vives, dont on ne sait d'où ils viennent, maugréent et réagissent plus ou moins expressément. Rasurons ce spectateur, il ne sera pas pris à parti, per-

sonne ne lui demandera de quel bord il est, et ne l'invectivera. Il peut tranquillement comprendre, ne pas comprendre, se tromper dans ce qu'il voit, rectifier sa vision. Et forcément, il fait des allers-retours entre aujourd'hui et hier, hier lui étant présenté au présent, comme n'ayant pas encore eu lieu. Furtivement peut apparaître le fantôme d'une Ségolène.

Royal. On a à peine le temps de s'en faire la réflexion, qu'elle disparaît. Lorsqu'on se demande d'où viennent les coups de canons, en écho, une actrice s'inquiète de leur proximité. On les entend si bien. On est à Versailles, Paris est tout de même à vingt kilomètres.

L'un des défis du spectacle est de faire palpiter des idées. Montrer que dans toute révolution, la vie n'existe plus, l'être est entièrement tendu dans l'espérance du changement possible. Peu de personnages exposent donc leur vie. Il y a la reine, en deuil, son petit garçon est mort, et Anne Rotger qui l'incarne, iconique et ironique, réussit à vider la scène par sa présence. «N'oubliez pas de vous faire applaudir, vous aussi», dit-elle à l'émissaire du roi qui vient donner des nouvelles. Et aussi, d'une voix lasse: «C'est facile de plaire à tout le monde, quand on dit ce que tout le monde veut entendre.» Ce qui est beau est que chacun tente fiévreusement de rendre audible sa parole. Les acteurs jouent tous plusieurs rôles, qui ont des convictions opposées. Une intimité sonore se crée néanmoins, car si les physiques multiplient les personnages, les accents personnels restent.

**Mur aveugle.** Le peuple, la population, le tiers état: peu importe comment on le nomme, il n'est pas d'emblée plus digne ou moins crapule que l'élite. Le spectacle ne montre pas frontalement la misère et la faim. La langue contemporaine permet d'entendre comment les clichés de la rhétorique naissent, se rigidifient et perdurent. Déconstruire le langage et le mur aveugle des expressions toutes faites est l'une des réussites de *Ça ira*. Mais on laissera le débat sur les anachronismes contrôlés à d'autres. A ce second spectateur, qui sait déjà tout, et devra accepter de se laisser emporter par cette révolution au présent, sans certitude. ♦

**ÇA IRA** création et m.s. JOËL POMMERAT  
Jusqu'au 29 novembre.  
Théâtre des Amandiers, Nanterre.